

18167

LA  
 FAMILLE DES JUSSIEU  
 ET  
 LES DEUX ALEXIS

---

La *Biographie Générale*, publiée par Didot, a été fort incomplète quand elle a parlé des Jussieu, et, surtout, elle s'est entièrement égarée quand elle en est venue aux deux Alexis.

Me sera-t-il permis d'ajouter quelque chose à son travail et, en même temps, de rectifier ce qu'elle a dit de l'Archiviste de la Savoie et du Préfet de l'Ain, dont elle ne fait qu'un seul personnage, une seule et même individualité?

L'ouvrage que nous citons ne fait remonter l'origine des Jussieu qu'au xvii<sup>e</sup> siècle.

La célébrité, oui ; mais l'origine est plus ancienne.

Dès le xiv<sup>e</sup> siècle, cette famille était connue. La maison forte des Jussieu, qui existe encore à Bessenay, leurs papiers et leurs titres, les terriers où ils sont nommés, révèlent une antiquité beaucoup plus reculée.

« Les JUSSIEU, dit la *Biographie Didot*, sous la signature de M. D... qui en a la responsabilité, est une famille française dont l'origine remonte à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. En voici les principaux membres qui tous se sont fait un grand nom dans les sciences naturelles, particulièrement en botanique.

« JUSSIEU (Antoine de), né à Lyon en 1686; mort à Paris le 12 avril 1758. »

Deux erreurs. M. D. rectifie plus loin la seconde, mais non la première.



Antoine est né le 7 avril 1685 et non en 1686.

« Il était *fil*s de Christophe de Jussieu, apothicaire en renom, qui se fit connaître par un : *Nouveau traité de la Thériaque*. Trévoux, 1708. ».

Troisième erreur. Antoine n'était point *fil*s de Christophe, mais son *frère*. Tous deux avaient pour père Laurent de Jussieu, qui eut seize enfants et ne fut point le premier de sa race.

Après avoir dit qu'Antoine était mort le 12 avril 1758, et avoir énuméré ses ouvrages, M. D. ajoute : « Antoine de Jussieu mourut, frappé d'apoplexie, le 22 avril 1758 ».

Ceci est la vraie date, la seule qui doit faire foi. Il est donc permis de demander la suppression de l'autre.

M. D. cite à la suite, mais j'abrège :

« JUSSIEU (Bernard de), frère du précédent. Né à Lyon en 1699 » (lisez : le 17 août 1699).

« Mort à Paris, le 6 novembre 1777... »

« JOSEPH, frère des précédents. Né à Lyon, en 1704. Mort à Paris, le 11 avril 1799.

« ANTOINE-LAURENT, né à Lyon, au mois d'avril 1748. Mort en 1836. Neveu de Bernard...

« ADRIEN, fils du précédent ; né à Paris, le 23 décembre 1797. Mort à Paris, le 29 juin 1853...

« LAURENT-PIERRE, neveu d'Antoine-Laurent, né à Lyon, le 7 février 1792 ; auteur de : *Simon de Nantua...* » Article signé L. L.-T.

Et nous voici arrivés à la grosse erreur du biographe, aux deux Alexis.

« ALEXIS DE JUSSIEU, (dit M. L... qui a succédé à M. D. dans la nomenclature de la famille), publiciste et administrateur français, frère du précédent, fut avocat avant 1830, et l'un des rédacteurs du *Courrier français*.

« Il devint, après la Révolution de Juillet, préfet du département de l'Ain, d'où il passa à celui de la Vienne.

« En 1837, M. Alexis de Jussieu fut nommé Directeur de la Police au Ministère de l'Intérieur.

« En 1851, il s'occupa de l'introduction du gaz à Madrid. Il est maintenant (1858) archiviste de la Charente. »

Suit la liste des ouvrages de M. Alexis, le Préfet; de M. Alexis, l'Archiviste, et de M<sup>me</sup> Alexis de Jussieu, la femme de ce dernier.

Le préfet n'était pas marié.

Mais avant d'éclaircir la situation des deux Alexis, je demande à remonter aux ancêtres des célèbres naturalistes cités par la *Biographie Générale*.

Avant Christophe et Laurent, les historiens connaissent et nomment :

GUILLAUME DE JUSSIEU, qui est cité dans un terrier de 1374; ainsi que son frère MARTIN, sur qui je n'ai pas d'autres détails.

Ils ne furent certainement pas les premiers à porter ce grand nom;

ESTIENNE et JEAN habitent la paroisse de Saint-Laurent de Chamousset, figurent dans un terrier de 1438 et sont mentionnés comme successeurs de Guillaume.

Estienne testa en 1458. Il habitait la paroisse de Besse-nay, où sera désormais la principale résidence de la famille.

Jean fut père de Benoist, de qui vient la branche des Jussieu de Montluel, Dijon, Mâcon, etc. Ceux-ci ont presque tous supprimé la particule ou l'ont jointe au nom : *Dejussieu*.

Benoist fut père de Mamert, qui fonda des messes dans l'église de Bessenay. Nicolas, fils de Mamert, fut notaire dans cette jolie localité. Il épousa, en 1536, Catherine Clair et en eut deux fils.

Je n'irai pas plus loin de ce côté, tout en ajoutant que la branche de Montluel devint riche, puissante, et qu'elle acquit, le 19 février 1743, le comté de Montluel, aux portes de Lyon.

François-Joseph-Mamert de Jussieu, conseiller à la cour des Monnaies de Lyon, membre de l'académie de cette ville, le second seigneur de cette ancienne principauté, naquit à Lyon le 11 mai 1729. Il épousa M<sup>lle</sup> Dujast d'Ambérieu et mourut, en 1797, à Paris qu'il habitait.

Il est auteur de divers ouvrages estimés.

Cette excursion faite, nous reviendrons à la branche aînée, dont nous retrouverons les membres tantôt à Bessenay, tantôt à Lyon.

PIERRE DE JUSSIEU, connu à Lyon, en 1563, fut Archer du Prévot des Maréchaux. En 1570, il épousa Jeanne Frappet, de Lyon.

ANTOINE-BERNARD fut baron et chanoine de Saint-Just, ce qui affirme la haute et ancienne position de cette famille dans la province.

JEAN, nommé dans les Registres de la Sénéchaussée de Lyon, en 1570, est cité comme fabricant de velours, en 1579.

ANTOINE, praticien (avocat), cité dans les registres de la Sénéchaussée de Lyon, au xvi<sup>e</sup> siècle. Fait un legs, en 1599, à ses deux petits-fils, Odoard et Claude, ce dernier fabricant de velours, tous deux fils de Claude, praticien, qui suit.

CLAUDE, praticien à Lyon, épousa Guiette Geno, dont il eut deux fils : Odoard et Claude, ci-dessus nommés.

ODOARD, négociant en mercerie.

CLAUDE, frère d'Odoard.

JEAN, élu en l'élection de Lyon, fournit aveu pour les fiefs de Marnay, paroisse de Sain-Bel, en Lyonnais, en 1671 et 1680.

Ne peut être fils de Laurent, qui suit, malgré l'assertion de M. Morel de Voleine, puisqu'il fit aveu de fief en 1671 et que Christophe, l'aîné des enfants de Laurent, n'est né qu'en 1685.

LAURENT, probablement fils d'Odoard.

Laurent de Jussieu, apothicaire, pharmacien, bourgeois de Lyon, épousa Lucie Cousin et en eût seize enfants, parmi lesquels : Christophe, Antoine, Bernard, Joseph, etc.

Quoique pharmacien, il n'avait pas dérogé ; il fit ses preuves de noblesse et fut maintenu dans sa qualité de gentilhomme. Son nom fut, en conséquence, enregistré, ainsi que ses armoiries. (Voir l'*Armorial* de la généralité de 1696 et le *Grand*

*Armorial* de d'Hozier, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris). Il y figure dans la première catégorie, celle des familles pour lesquelles il n'y a eu ni à contester ni à suppléer.

Je ne connais ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort.

CHRISTOPHE, aîné des seize enfants de Laurent. Pharmacien bourgeois de Lyon et gentilhomme, il était né à Lyon le 7 avril 1685. Il épousa Jeanne Paillet, de la même ville, et en eut deux fils : le célèbre Antoine-Laurent, naturaliste, et Bernard-Pierre, que nous retrouverons plus loin.

Jaloux de ses droits de gentilhomme, comme son père Laurent, il fit avec ses terres, maisons-fortes et seigneuries de Senevier, Combelande et Monteynoux, paroisse de Saint-Julien-sur-Bibost (Lyonnais). Il portait : Vairé d'argent et de gueules, au chef d'azur, chargé d'un soleil d'or.

D'après l'*Armorial du Lyonnais*, par M. Steyert, la famille de Jussieu possédait, au XVII<sup>e</sup> siècle, Senevier, Combelande, Saint-Julien-sur-Bibost, Courzieu, Savigny et Sain-Bel.

Très estimé comme pharmacien, Christophe de Jussieu a laissé divers ouvrages, parmi lesquels je citerai : *Nouveau traité de Thériaque*, Trévoux, Etienne Ganeau, directeur de l'imprimerie de monseigneur le prince de Dombes, 1708, pet. in-12. Ce volume est dédié aux Échevins de Lyon et M. de Jussieu les félicite, dans son *Épître dédicatoire*, d'avoir voulu surveiller, par eux-mêmes, la fabrication de ce précieux médicament qu'il manipulait, sous leurs yeux, à l'Hôtel de ville de Lyon, dans des séances particulières. Le *Journal de Trévoux* donne un compte rendu de cet ouvrage, année 1709, p. 128.

M. Dériard cite une autre édition : « Lyon, 1707, in-12. » Existe-t-elle ? Aucun des bibliographes que j'ai pu consulter ne la connaît.

La Bibliothèque de la ville de Lyon possède : *Theriaca vera, paranda mense martis. Anno. 1708, in-4* ; *Nouveau traité de la Thériaque*, Trévoux, 1708, in-12, et *Réflexions sur les maladies des bestiaux qui règnent à présent*, Lyon, 1714, in-12.

Je n'ai pas trouvé l'époque de sa mort.

ANTOINE, fils de Laurent et frère de Christophe, né à Lyon, le 6 juillet 1686; mort à Paris, le 22 avril 1758.

Docteur-médecin et botaniste, agrégé au collège des médecins de Lyon, il était membre de l'Académie des sciences, dès l'année 1711, et fut nommé, en 1740, professeur de botanique au Jardin du Roi.

Le premier, il soumit à Louis XIV, à la Cour, à la France, la fleur, le fruit et la liqueur du caféier, dont la mode n'est pas encore passée et, découverte non moins étonnante, mais à un tout autre point de vue, il étudia et fit connaître un des premiers, si ce n'est avant tout autre, ces empreintes de plantes si communes dans les houillères de Saint-Étienne, qu'on n'avait pas encore envisagées à leur vrai point de vue et qui révèlent une si prodigieuse antiquité dans l'existence de la terre. Cette révélation troubla les esprits. Elle fut discutée, niée, soutenue par les érudits, les géologues, les penseurs et fut la base d'un système qui mit un siècle à s'établir.

Après l'explorateur, il me reste à parler de l'homme de bien.

Écuyer, conseiller du Roi, homme du monde et de la Cour, riche, opulent, ayant un grand nom, la vogue, une brillante clientèle, et la plus juste renommée; appelé dans les hôtels et les palais dont il était le médecin attitré, il ne se contenta pas de sa position, il la voulut plus noble, plus fière, plus sublime, plus digne de son cœur aimant et dévoué.

Sans souci d'avoir des rivaux, sans marchander ses forces et son temps, dès les premières heures du jour, il escaladait les hauts étages, visitait les greniers, les mansardes, les galetas, tous les réduits de la misère; consolait, traitait, guérissait les pauvres gens, les honteux, les désespérés; donnait de bonnes paroles et des secours; des médicaments, des conseils et des soins; puis, ne pouvant suffire à sa tâche, appelait à lui ceux qui lui eussent échappé, ouvrait son cabinet, et, à certaines heures et à certains jours, voyait affluer une foule de malheureux qui rece-

vaient, outre ses avis, une grande partie de cet or que les gens riches lui prodiguaient.

Il était heureux en faisant le bien sans ostentation. Il fut un des plus grands hommes de son temps ; à coup sûr, il fut un des meilleurs.

On lui doit de beaux et savants ouvrages : un *Traité de la vertu des plantes* ; l'*Éloge de Fagon*, son guide et son ami ; *De analogia inter plantas et animalia* ; l'*Histoire et l'origine du café*, etc., etc.

Il publia, en les annotant, les *Institutions* de Tournefort, ainsi que le grand ouvrage posthume de Barrelier : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ*, Paris, 1714 ; ouvrage dont il pouvait d'autant mieux diriger l'impression qu'il avait beaucoup voyagé et qu'il connaissait, par lui-même, la botanique de tout le Midi de l'Europe.

Il laissa toute sa fortune à son frère Bernard, son compagnon d'enfance, d'études, de voyages et son meilleur ami.

BERNARD, fils de Laurent, frère de Christophe et d'Antoine.

Né à Lyon, le 17 août 1699 ; mort à Paris, le 6 novembre 1777.

Docteur en médecine, démonstrateur de botanique au Jardin du Roi, dès 1722, membre de l'Académie des sciences, il enseigna la botanique à Louis XV et créa, pour cet objet, le Jardin botanique de Trianon qui, pour le malheur de la France, fut si peu fréquenté par ce royal élève.

Célèbre dès son vivant, regardé par l'histoire comme une des illustrations de son pays, Bernard dut sa notoriété à deux causes : auprès du peuple, à ce fait d'avoir apporté, dans son chapeau, le cèdre du Liban qui domine le Jardin des Plantes ; auprès des savants, à cet acte de génie d'avoir trouvé et créé la *Méthode Naturelle*, que son neveu, Antoine-Laurent, devait plus tard perfectionner et appliquer.

Si le premier de ces récits a été exagéré ; si Bernard n'a point apporté son bel arbre de la Palestine, mais de Londres ; s'il ne lui a point fait traverser les mers, mais seulement quelques rues de Paris, en le portant avec soin dans

sa coiffure, ce qui est moins héroïque et moins apte à frapper l'imagination, il n'y a rien à diminuer dans la gloire qu'il a trouvée en créant un système de botanique plus pratique et plus vrai que celui de Linné, plus rationnel et plus complet que tout ce qui avait été imaginé avant lui.

Ce fut d'après ce plan, créé par lui, qu'il organisa ses plantations dans le Jardin de Trianon, et Linné lui-même applaudit à une révolution qui mettait sa gloire au second rang.

Lorsque, en 1894, la ville de Lyon voulut honorer cette grande famille des Jussieu dont elle est si fière, ce fut Bernard qu'elle choisit entre tous pour l'ériger sur un impérissable piédestal.

Ses écrits sont peu nombreux, mais son enseignement, son administration, ses classifications, sa vie entière, modeste, sans réclame et toute consacrée à la science et au travail, ont suffi pour lui donner une immortelle et pure auréole.

JOSEPH, fils de Laurent, frère de Christophe, d'Antoine et de Bernard, né à Lyon, en 1704, baptisé, comme ses frères, dans l'église de la Platière, à côté de cette rue de *l'Enfant qui pisse*, dont le nom a été modernisé, mais qui, de tout temps, a été habitée par les grands droguistes, les plus éminents pharmaciens de la ville et où les Jussieu résidaient.

Médecin, botaniste, ingénieur, mathématicien, brave comme un soldat, intrépide comme un aventurier, il avait été créé par la nature pour égaler, sinon pour éclipser ses frères. Il mourut à Paris, le 11 avril 1779, désespéré, découragé, dans un état complet d'anéantissement intellectuel et d'enfance, du chagrin d'avoir perdu, après une vie d'activité et de souffrance, les travaux, les manuscrits, les collections qui devaient à jamais consacrer sa gloire et livrer son nom à la postérité.

A ce grand homme inconnu, à ce héros sacrifié, il nous sera doux de rendre une justice réparatrice et de rappeler qu'il ne méritait pas le sort que lui a fait une malfaisante fatalité.



Sa réputation d'audace et de savoir, de vigueur herculéenne et d'énergie morale, ses profondes connaissances dans les sciences physiques, naturelles, médicales où il égalait les premiers, le firent choisir pour accompagner La Condamine dans son grand voyage de circumnavigation entrepris par l'État pour contrôler et rectifier les connaissances qu'on avait alors sur la forme de la terre.

Ils partirent en 1735, mais, son travail terminé, séduit par les merveilles qu'il avait entrevues dans les Andes et les Cordillères, il ne put se résoudre à rentrer à Paris et, disant adieu à ses compagnons, il resta seul pour explorer cette partie du Nouveau Monde qui va du cap Horn à Mexico.

Ne comptant que sur lui-même, il se lança résolûment dans l'inconnu, et seul, ou accompagné de quelque pauvre Indien, sans mesurer les fatigues ou les dangers, se mit à étudier avec passion la flore et la faune de ces montagnes immenses qui servent d'arêtes à l'Amérique du Sud, l'anthropologie si nouvelle de ces contrées, étudia et décrivit ces peuplades cachées au pied des neiges éternelles ou dans ces forêts impénétrables qu'arrosent l'Amazone, l'Orénoque ou le Rio de la Plata; il suivit les races depuis les Patagons jusqu'aux Astecs; gravit les cratères des volcans; pénétra au fond des mines; étudia les langues et, pendant trente années, en manuscrits, en notes, en collections, amassa des trésors inouis.

Quand il eut senti le poids des années et qu'il eut acquis l'intime pensée d'avoir assez fait pour sa gloire, pour la patrie et pour l'humanité, il réunit ses richesses, les embarqua et, pressé de revoir son pays, prit enfin lui-même la route de France, où il comptait trouver la récompense de ses découvertes, de ses fatigues et de ses travaux.

Mais, arrivé dans sa famille, un coup terrible vint le frapper.

Il apprit avec désespoir que ses collections avaient péri, que ses manuscrits étaient égarés, que tout ce qui lui appartenait, que le fruit de trente années de peines était perdu. Il n'y résista pas.

Sa santé était ébranlée par tant de souffrances sous un climat brûlant; la nouvelle de ce désastre l'abattit, troubla

sa raison et le fit tomber dans un état d'anéantissement dont les plus tendres soins ne purent le tirer.

Il s'éteignit au milieu des siens, à Paris, le 11 avril 1779, ne laissant que le souvenir d'avoir introduit l'héliotrope en France, infime et faible résultat de tant de savantes recherches, de si vaillants et si gigantesques labeurs.

CLAUDE, prêtre de la compagnie de Jésus.

Né à Lyon, le 11 septembre 1715.

Je n'ai trouvé ni la branche de sa famille, ni des documents sur sa vie, ni le lieu ou la date de son décès.

Je ne pense pas qu'il soit le même que le suivant :

JUSSIEU, docteur de Sorbonne, Promoteur général de l'Archevêché de Lyon, assesseur de la Primatie.

Celui-ci paraît avoir été un prêtre séculier. En 1751, il habitait place du Plâtre, non loin de ses parents.

BERNARD-PIERRE, fils de Christophe, né à Lyon le 20 juin 1751 ; il fut frère du célèbre Antoine-Laurent et père de Bernard-Laurent, que nous trouverons plus loin. J'ignore la date de son décès.

ANTOINE-LAURENT, fils de Christophe.

Il fut le plus célèbre des Jussieu.

Né à Lyon, le 12 avril 1748, il mourut, à Paris, le 17 septembre 1836, à près de 89 ans. Il avait été docteur en médecine ; professeur de botanique au Jardin des Plantes de Paris, en 1770 ; membre de l'Académie des Sciences en 1773 ; directeur des hôpitaux, en 1789.

Organisateur du Muséum en 1790, il compléta la *Méthode Naturelle* créée par son oncle Bernard, l'appliqua et, après plusieurs années d'études et d'expériences, publia son livre fameux : *Genera Plantarum, secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio parisiensi exorata, anno 1774*. Paris, 1789, in-8.

Je ne citerai ni ses autres travaux, ni les diverses phases de sa vie. Je ne parlerai ni des décorations, ni des diverses récompenses qu'il a obtenues. Je n'ai pas besoin d'étendre sa brillante biographie pour mon erratum.

ADRIEN, fils d'Antoine-Laurent, continua et soutint la gloire de sa famille.

Né à Paris le 23 décembre 1797, il y est décédé le 29 juin 1853.

Avec lui, s'éteignit la branche des Jussieu qui s'occupait de botanique, mais le nom ne disparut pas avec lui et plusieurs membres s'illustrèrent, dans d'autres carrières, par leurs travaux et leurs écrits.

BERNARD-LAURENT, né à Lyon, le 3 prairial an VIII, 13 mai 1799.

Je ne connais pas l'époque de son décès. Il habita Lyon et fut père du suivant :

ALEXIS, archiviste de la Savoie.

Nous voici arrivés à l'histoire des deux Alexis et je commence par le second.

Il naquit à Lyon le 3 mai 1827. Archiviste de la Charente, puis de la Savoie, officier de l'Université, chevalier des Saints Maurice et Lazare, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, archéologue, érudit, M. Alexis de Jussieu n'a jamais exercé d'autre emploi que celui d'archiviste départemental.

Il a épousé une jeune fille de haut mérite, M<sup>lle</sup> Adèle Gontard, née à Montbrison en 1832. Ils ont eu deux filles, pas de fils.

M<sup>me</sup> de Jussieu a écrit plusieurs ouvrages de morale et d'éducation, parmi lesquels : *Simple récits de Village*. Poligny, 1864, in-8. — *Tout souffre et tout aime*, poésie couronnée par l'Académie de Savoie. Chambéry, 1863, in-8. — *Petites méditations religieuses à l'usage des enfants*. Lyon, Jossierand, 1874, in-12.

En collaboration avec son mari : *Histoire de la Chapelle de Notre-Dame-de-Bézine, sous les murs d'Angoulême*, par M. de Jussieu; suivie d'une *Notice sur la fontaine de Notre-Dame*, par M<sup>me</sup> de Jussieu. Paris, 1857, in-8.

On doit à M. Alexis de Jussieu, en dehors de ses travaux :

*La Sainte-Chapelle de Chambéry.* Chambéry, 1868, in-8, avec 11 planches.

*Histoire de l'Instruction primaire en Savoie, d'après les Archives départementales, communales, et paroissiales.* Chambéry, 1875, in-8.

LAURENT-PIERRE, fils de Bernard-Pierre et non de Bernard-Laurent; oncle d'Alexis l'archiviste, et non son frère; élevé et dirigé par son oncle Antoine-Laurent, qui le lança dans la carrière administrative.

Il fut un des hommes brillants de la famille; je passerai rapidement, cependant, sur sa vie pour arriver à son frère, Alexis le préfet de l'Ain, cause première de ce long travail.

Laurent-Pierre naquit à Villeurbanne-lès-Lyon, le 7 février 1792. Il est mort en 1866.

Grâce à son bel ouvrage : *Simon de Nantua*, publié en 1818 et couronné par l'Académie, — on sait qu'il a eu de nombreuses éditions et qu'il a été traduit en une foule de langues, — le jeune auteur fut de suite célèbre.

Secrétaire général de la Préfecture de la Seine, il devint maître des requêtes au Conseil d'État et, en 1839, député de la Seine. Ses nombreux ouvrages sont connus du monde lettré.

Sa fille, M<sup>me</sup> Laure de Challié, mariée à un des officiers les plus distingués de notre marine, a publié divers ouvrages de morale qui ont été couronnés par l'Institut, et lui ont valu la plus haute notoriété.

Je touche à la fin de mon œuvre.

ALEXIS, fils de Bernard-Pierre, frère de Laurent-Pierre qui précède, et oncle d'Alexis, l'archiviste de la Savoie, avec qui les biographes l'ont confondu, est né à Lyon, le 17 avril 1802.

Il est mort au château de Beauverney, commune de Saint-Nizier (Loire), le 25 octobre 1865.

Sa famille le destinait à la magistrature ou au barreau et il y eût brillé. Il fit, à Paris, de fortes études de droit, mais, reçu avocat, poussé par une vocation irrésistible, et malgré

les avis de ses illustres parents, son oncle Antoine-Laurent et son cousin Adrien qui l'eussent poussé, il s'élança dans le journalisme, entra au *Courrier Français* dont il dirigea l'esprit et se fit remarquer comme écrivain étincelant, polémiste redoutable, champion actif et mordant du libéralisme d'alors et s'y fit aimer par sa loyauté, son caractère intègre, sa dignité et une bienveillance qui ne se démentit jamais.

La Révolution de Juillet lui ouvrit la carrière administrative et utilisa ses précieuses qualités. Il fut nommé préfet de la Vienne; de l'Ain, du 12 mars 1831 au 8 juin 1832; préfet de la Vendée, de la Mayenne; revint, en 1839, à la préfecture de l'Ain, où il resta jusqu'au 16 mars 1841 et s'y créa des sympathies qui ne sont point effacées.

Les habitants de ce département se souviennent encore que c'est à lui qu'on doit cette belle route qui va de Bourg à Lyon à travers les étangs fiévreux de la Dombes. Ce fut une révolution pour le commerce qui, depuis des siècles, pour son roulage, faisait un grand contour par Chalamont et Meximieux. Ce fut un bienfait pour la santé publique, par la diminution des marécages et le développement de l'aisance dans des pays déshérités.

Aujourd'hui, un chemin de fer a parachevé ce qu'avait commencé la grande route nationale, et, là encore, M. de Jussieu mit la main; il fut un des premiers organisateurs de cette entreprise particulière, cédée plus tard à la Grande Compagnie de la Méditerranée.

Ce fut pendant sa seconde administration du département qu'il donna une preuve de son tact exquis et de son habileté administrative, en faisant arrêter à la frontière et rebrousser chemin vers l'intérieur des émissaires français qui allaient soulever l'Italie. M. Thiers avait donné l'ordre précis de fermer les yeux et de laisser agir ces gens qu'on avait bien l'intention de désavouer en temps opportun. M. de Jussieu, devinant qu'ils avaient été trahis et prévoyant que le coup était manqué, agit avec une énergie extrême. Il désobéit à son chef, désarma les envoyés, prévint les gouvernants italiens, qui déjà étaient sur leurs gardes, et, en évitant les malheurs qui seraient arrivés si les carbonari avaient passé, mérita les remerciements, non

seulement du Piémont et de la Toscane, qui lui importaient peu, mais la reconnaissance du gouvernement français qu'il avait sauvé d'un piège et les félicitations du Roi qui récompensa de suite son sagace administrateur, en l'appelant au Conseil d'État et en le nommant peu après directeur de la police du royaume.

M. de Jussieu paraissait devoir prendre place à côté des hauts politiques de la nation, quand une imprudence, une étourderie sans excuse et sans nom le fit brusquement tomber du pouvoir. Il allait se relever, lorsqu'un ministre qui ne put obtenir de lui une chose dégradante acheva de le briser.

Frappé dans sa fortune, entièrement ruiné, le malheureux dut quitter la France et s'enfuir. En passant la frontière, il n'avait sauvé que l'honneur.

Peu après, le ministre qui l'avait dépouillé fut frappé à son tour, accusé de concussions, emprisonné et menacé d'un châtement terrible.

Dans son cachot et avant de comparaître devant ses juges, l'accusé déclara tristement à un ami que la déposition qu'il redoutait le plus était celle de l'ancien conseiller d'État.

Ne se vengerait-il pas en parlant ?

C'était peu connaître sa victime. Interrogé, le proscrit déclara qu'il ne savait rien, qu'il n'y avait rien eu ; qu'il n'avait jamais eu de relations avec l'accusé. Vains efforts ! Ce sublime mensonge fut sans résultat et le coupable ne fut pas sauvé.

Pendant plusieurs années, M. de Jussieu ne vécut à Nice que de quelques leçons de littérature et de français. C'était plus que la privation, la gêne ; c'était la misère. Puis, son malheur s'adoucit, la fortune devint moins cruelle ; il revint à Lyon auprès d'une sœur chérie et retrouva bien vite les plus chaleureuses amitiés. Encouragé par les hommes les plus éminents, il rentra dans la vie littéraire et publia, sans nom d'auteur, un petit volume tout empreint des tristesses de son âme. On eût dit la plume de Gerson. Les *Méditations de la raison et de la*

foi étonnèrent, émurent et eurent le plus grand succès. C'était une *Imitation* laïque, le cri d'un cœur brisé. On voulut en connaître l'auteur; on en parlait comme révélant un des plus vigoureux penseurs de notre époque. Un peu consolé, M. de Jussieu en donna une seconde édition à Paris et il consentit à y mettre son nom.

En ce moment, on créait un funiculaire allant de Lyon à la Croix-Rousse et on cherchait des hommes honorables pour le patronner. Il fut bien vite sollicité et mis à la tête de cette administration qu'il couvrit de son nom, de son intelligence et de sa probité.

Un autre bonheur bien plus grand lui arriva.

Séduite par ses écrits, sa personne et la réunion de ses éminentes qualités, une châtelaine du Forez, veuve, riche et jeune encore, lui fit offrir sa main que plus d'un prétendant convoitait.

Ce mariage, où le cœur, cependant, avait eu la plus large part, remplaça M. de Jussieu dans les plus hauts rangs de la société. C'était le bonheur après les amertumes d'une vie agitée, le port tranquille après la tempête. Ce bonheur si grand et si doux ne dura pas longtemps.

Atteint, l'année suivante, par un de ces maux cruels qui domptent les plus robustes, il ne put résister avec une constitution affaiblie et, malgré tous les soins, tous les dévouements, il s'éteignit, avant la vieillesse, dans cette belle résidence où il avait connu toutes les joies de l'âme et du cœur. M<sup>me</sup> Morfouillet-de-Jussieu, sa sœur, lui ferma les yeux.

Il ne laissait point d'enfant pour consoler la pauvre veuve abandonnée.

M. Paul Sauzet se fit un devoir de lui adresser un suprême et dernier adieu :

« On se rappellera longtemps, dit-il, ce type attrayant de sensibilité délicate, de grâce naturelle, de goût exquis, d'inaltérable modération pour les hommes et pour les choses. Rien ne surpassera le charme de son commerce, la distinction de ses manières, la piquante expansion de ses entretiens, la finesse affectueuse et presque inimitable de sa correspondance épistolaire; cet esprit si réservé et



si soudain qui savait attendre qu'on le cherchât et ne se faisait jamais attendre dès qu'on lui avait fait appel; ce je ne sais quoi, enfin, d'attachant, de doux et d'animé qui plaît à tous, sans y viser, qu'on aime sans le savoir et dont on ne sent bien le prix qu'après l'avoir perdu. »

Qu'ajouter à ce coup de pinceau de maître qui a terminé mon tableau? Plus le gâterait. Mon œuvre est finie. Je ne donnerai même pas la bibliographie de celui que j'ai essayé de faire connaître; prose ou poésie, à quoi bon?

Ses lettres de décès ont rappelé qu'il avait été Préfet, membre de l'ancien Conseil d'État de France, Directeur général de la police du Royaume, Officier de la Légion d'honneur et de l'Ordre de Léopold de Belgique; enfin Commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, et je m'arrête sur ce brillant écrivain.

J'ai eu pour but de rétablir la vérité sur les Jussieu, de corriger les erreurs qui se sont attachées à leur vie, à leur histoire. J'ai aussi voulu établir que cette grande famille avait eu deux Alexis qu'il ne fallait pas confondre.

J'espère avoir réussi.

A. VINGTRINIER.

(Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*, Juillet-Août 1896.)